

## Faig

Je suis née le 28 avril 1927 à l'octroi du quartier de la Madeleine, à Vannes, qui était tenu par mon grand-père, Gaston Pichon. La plupart des denrées qui rentraient en ville par là étaient sujettes à l'octroi, que Gaston percevait. Cette taxe n'a été abandonnée qu'en 1948.

Ma mère, assistée par une sage femme et par sa propre mère, qui avait mis 8 enfants au monde, m'a donné naissance dans le lit matrimonial de ma grand-mère, où elle même avait vu le jour avant moi ; un grand lit en fonte, à barreaux, que je possède toujours.

Bien que pas spécialement pratiquante, ma famille était très attachée au « qu'en dira-t-on », ce qui m'a valu d'être baptisée dès le lendemain à la cathédrale de Vannes, après quoi toute la famille s'est transportée en calèche à Sainte-Anne d'Auray pour les festivités. A cette époque, presque toutes les familles étaient sensibles à ce que les autres pensaient d'elles et agissaient en conséquence. Pour les familles « rad'soc' » qui s'y pliaient, le baptême d'un enfant s'apparentait plus à un rituel bourgeois qu'à un acte religieux. Ma mère était croyante, cependant, mais un jour, quelques années après mon baptême, un fermier a refusé de lui vendre un peu de lait au prétexte qu'elle était institutrice de l'école publique, donc de « l'école du diable ». Ecœurée par une telle intolérance, maman a définitivement cessé de pratiquer, aussi n'ai-je pas poursuivi dans la voie de la confirmation et de la communion.

La maison de mes grands-parents Pichon, récemment détruite pour faire place à un petit immeuble, était la plus basse maison de France. Située au Pont vert, à Vannes, sur la rive droite du port, sous le niveau de la mer, elle communiquait avec le golfe par une écluse. Malgré la digue, aux grandes marées, le rez-de-chaussée était systématiquement inondé.

Ce rez-de-chaussée comprenait une entrée, la buanderie, la cuisine, la salle à manger et le bureau de mon grand-père. C'était assez ahurissant de voir les meubles de la salle à manger Henri II et le secrétaire Empire du bureau de mon grand-père montés sur des sortes de petites échasses pour les préserver de la montée des eaux !

Dans la buanderie étaient alignées des paires de bottes de toutes pointures dans lesquelles nous nous glissions à chaque grande marée. Quelle joie pour moi, et plus largement pour les jeunes enfants qui rendaient visite à mes grands-parents !

J'ai très tôt perçu la différence marquée entre ces grands-parents maternels, qui étaient des gens de la ville, et mes grands-parents paternels, domiciliés à Port-Blanc, qui étaient des gens de la terre. Ils n'avaient pas du tout le même mode de vie, ni la même nourriture.

A Port-Blanc, dans la cuisine au sol en terre battue on préparait surtout du lard et du far, et l'on buvait du cidre. A Vannes, la cuisine était plus élaborée. On allait le samedi au marché, place des Lices ; les halles au beurre, aux œufs, aux volailles, se trouvaient à l'emplacement de l'actuelle poste. Les marchandes venaient de leurs fermes avec un grand panier noir à anses, dans lequel elles nichaient les œufs, protégés par du foin. Ma grand-mère goûtait le beurre avec une épingle à cheveux qu'elle extrayait de son chignon et c'était normal, j'ai

constaté que toutes les clientes procédaient ainsi, même si l'hygiène d'un tel procédé nous paraît aujourd'hui contestable.

J'aimais aller au marché avec ma grand-mère maternelle, on y voyait des chanteurs des rues qui vendaient leurs partitions. Car on chantait beaucoup au début du siècle. Tous les repas de famille se terminaient ainsi, chacun avait son air attitré, des chansons à l'eau de rose pour la plupart, nostalgiques, larmoyantes : « Les roses blanches », « la Paimpolaise »... le répertoire de Théodore Botrel était alors en vogue. Il était de bon ton, dans les familles bourgeoises, de jouer du violon. Doué ou pas pour la musique et désireux d'en jouer ou pas, on prenait des leçons de violon, point !

Mon grand-père maternel appartenait à la musique municipale de Vannes et nous allions régulièrement en famille assister à ses répétitions, à pied depuis le Pont vert jusqu'au kiosque de la Rabine, qui existe toujours. Là, nous côtoyions nos concitoyens et tout le monde se saluait avec force coups de chapeau et hochements de tête, comme dans une mécanique bien huilée. En revanche il n'était pas coutumier de nouer des relations intimes, familières, ni même décontractées avec les autres Vannetais présents. On s'observait, on se souriait, on se congratulait. Tout manquement à l'usage était longuement commenté et donnait lieu à des critiques souvent acerbes.

Ma grand-mère maternelle, Marie Keruzoré, avait su s'adapter à ces usages, bien qu'elle soit issue d'un milieu très modeste. Entrée toute jeune comme employée de maison chez les parents de Gaston, cette belle Finistérienne portant la coiffe de Lénon, d'où elle venait, avait séduit le fils de la famille par son visage gracieux et son port de tête altier. La famille n'ayant pas fait obstacle à cette union, Gaston et Marie ont pu vivre leur passion et Marie a su évoluer, changer, quittant la coiffe pour une tenu bourgeoise, se maquillant très discrètement. Plus tard, sa propre fille, Adrienne (ma mère) lui a même appris à écrire.

Mon grand-père paternel, Gaston, qui appartenait à une vieille famille vannetaise, avait fait ses études au lycée Jules-Simon, qui portait alors le nom de collège Saint-Yves et était tenu par des Jésuites, c'est pourquoi on trouve une chapelle dans un lycée pourtant devenu laïque. C'est dans cet établissement construit en 1574 que le chef Chouan Cadoudal a étudié aussi.

Mon grand-père Gaston y a effectué ses études secondaires entre 1882 et 1900, avec la jeunesse bourgeoise vannetaise de l'époque. Quand ses fils y ont étudié après lui, c'était déjà devenu un lycée d'Etat, baptisé Jules Simon, du nom d'un ministre de l'Instruction né à Lorient. Cependant, du temps où mes oncles y étudiaient, il y avait encore un aumônier attaché à la chapelle qui leur prodiguait des cours d'instruction religieuse et les préparait à la communion. Tout le monde y allait, bien qu'ils ne soient pas obligatoires. Ces oncles étaient sportifs et appartenaient tous au Club athlétique vannetais, qui a donc plus d'un siècle, puisqu'ils en étaient adhérents alors qu'ils sont nés entre 1898 et 1908.

Leur père, Gaston, avait célébré sa communion dans la chapelle du lycée, qui existe toujours, mais contrairement à ses enfants, lui y a étudié avant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui a provoqué bien des changements dans l'enseignement, au moins sur Vannes. Ailleurs aussi,

probablement. Mon grand-père m'a dit, en tout cas, qu'à la rentrée suivante, tous les religieux qui enseignaient jusqu'alors avaient été remplacés par des laïcs. Seul l'aumônier de la chapelle est resté, donc.

Au tout début du XX<sup>ème</sup> siècle. Les études classiques étaient très poussées et quand mon grand-père avait bu un petit verre de trop, il avait coutume de nous réciter l'Eméide en latin, ce qui nous faisait dire que « le grand-père a son pompon ». C'était le terme consacré à l'époque, pour indiquer qu'il y avait « un peu de vent ».

Cela me faisait rire...